

Quartier populaire ou les veuves de guerre chez Fumiko Hayashi

Extrait de *Le roman japonais depuis 1945*, de Nagao Nishikawa, PUF/Écriture, 1988

Il y a deux constantes dans les écrits de Fumiko Hayashi : la pauvreté et la féminité. On ne connaît pas avec certitude la date et le lieu de sa naissance ; selon le registre d'état civil, elle est née le 31 décembre 1903 à Shimonoseki, mais cela paraît douteux, car il est très possible que sa mère ait déclaré à la mairie une fausse date et un faux lieu de naissance et que Fumiko Hayashi elle-même se soit fait passer quelquefois pour plus jeune qu'elle ne l'était en réalité. Fumiko Hayashi a été déclarée à la mairie comme fille naturelle de Kiku Hayashi. Celle-ci, première fille d'un pharmacien, est née en 1868 (première année de Meiji) à Kagoshima et a eu successivement trois enfants de pères différents. Fumiko était son quatrième enfant et le père était un jeune marchand ambulant de quatorze ans son cadet. Il n'avait pas de domicile fixe à cause de son métier, et après avoir fait fortune il prit une maîtresse, ancienne *geisha*, qu'il fit venir dans sa famille. Kiku s'enfuit de la maison en 1911 avec sa fille Fumiko alors âgée de huit ans et un homme plus jeune qu'elle de vingt ans, qui travaillait chez elle comme colporteur. Ainsi recommence pour Fumiko une vie vagabonde, car son beau-père continue son métier de colporteur et voyage sans cesse dans les régions de Kyûshû, de Shikoku et du Kansai. Elle change souvent d'école primaire (sept fois selon ses dires) et en 1916, à quatorze ans, elle entre en cinquième dans une école d'Onomichi (ville moyenne de la préfecture de Hiroshima) où un instituteur, ayant reconnu son talent littéraire, lui conseille de s'inscrire dans un collège de jeunes filles. Elle réussit à passer l'examen d'entrée au collège sans en parler à ses parents, et elle se met à lire beaucoup d'ouvrages littéraires dans la bibliothèque de ce collège et à écrire des poèmes tout en aidant ses parents colporteurs. Après le collège elle se rend à Tokyo en 1922 pour rejoindre un étudiant de l'Université Meiji qu'elle connaît depuis quatre ans, mais un an plus tard il rompt les fiançailles. Ce fut certainement un choc très important pour elle, qui modifia son caractère et sa conception de la vie, et qui marque la deuxième étape de sa vie vagabonde.

Cette rupture fut le point de départ d'une vie amoureuse très mouvementée, et comme sa mère autrefois elle a souvent changé de partenaire. À Tokyo elle était toujours extrêmement démunie, et elle fit tous les métiers ; bonne, serveuse, ouvrière dans une usine, vendeuse, secrétaire et bien d'autres, et en même temps elle fréquentait des groupes de poètes anarchistes, des romanciers naturalistes, etc. Sa formation littéraire s'est faite dans cette misère de la vie quotidienne et dans un milieu littéraire marqué surtout par la tendance anarchiste très répandue à cette époque, c'est-à-dire durant les années vingt.

Son expérience d'une existence pauvre et vagabonde dans les bas-fonds de la société a été pour elle une source littéraire très fertile. Elle a décrit la vie des gens au comble de la misère, mais il paraît évident qu'elle a décrit cette misère pour mieux la surmonter et qu'elle en a rendu compte du point de vue d'une femme pauvre démunie de tout, comme elle-même l'était. Dans *Journal d'une vagabonde* (*Hôrôki*, publié en 1930), elle a relaté son expérience sous la forme d'un journal personnel, et grâce au grand succès de ce roman (plus de 500 000 exemplaires vendus), elle s'est libérée pour la première fois de la misère économique et peut-être aussi de la misère spirituelle. Elle exploite toujours le thème de la triste destinée d'une femme de la classe populaire, et dans l'héroïne transparaissent l'auteur elle-même et la tristesse d'être femme, car elle est du type de romancière qui ne refuse pas la féminité, mais qui au contraire la choisit comme raison d'être. On peut trouver dans ses œuvres de l'après-guerre de bons exemples de la force et de la faiblesse de cette féminité telle qu'elle la conçoit à travers les personnages des veuves de guerre.

Gobie (*Kawahaze, Ningen*, janvier 1947) est l'histoire d'une femme qui a une liaison avec le père de son mari pendant que ce dernier est au front. Quand elle reçoit la nouvelle du retour de son mari après une absence de quatre ans, elle est enceinte. Elle veut se suicider en se jetant dans la rivière. Mais elle n'arrive absolument pas à accomplir ce geste.

Elle se sent gênée de ne pas avoir eu envie de se tuer. En réalité elle ne désire pas mourir. Et elle devient d'autant plus triste qu'elle prend conscience de ce refus de mourir. Elle enfouit ses yeux dans sa ceinture de « mompe » pour refouler ses larmes. Il lui faut chasser cette douleur le plus vite possible... Demain Ryûkichi rentrera, cela aussi lui fait plaisir, car déjà elle peut voir le visage de son mari, avec ses dents blanches saillantes. Elle ne sait plus pourquoi elle a eu des relations pareilles avec Yohei... Cela s'est compliqué à son insu, et maintenant elle est enceinte.

Peut-être parce qu'elle était restée longtemps accroupie sur le pont, ses mollets commençaient à s'ankyloser. Elle sauta sur le quai boueux et se cacha dans les herbes pour uriner. Elle se sentit bien.

Son dernier geste suggère qu'elle a assez de vitalité pour continuer à vivre courageusement.

La nouvelle intitulée *Cendres (Honé)*, parue en février 1949 (*Chuôkôron*), est l'histoire d'une veuve de guerre qui est obligée de se prostituer pour faire vivre sa famille, c'est-à-dire ses deux enfants, son père âgé et son jeune frère qui souffre de tuberculose depuis longtemps. Dans la première moitié de la nouvelle l'auteur raconte la première nuit que cette femme a passée avec un client. Ce dernier revit dans un cauchemar le front où il a passé six ans. Elle ne peut pas dormir.

Elle regardait les vitres blanchies. L'homme se retourna et la chercha à tâtons pour passer son bras autour de son corps revêtu d'un chandail. Elle sentait qu'un cœur enfermé dans la solitude commençait à battre plus librement que la veille. Michiko referma doucement sa main sur le bras de l'homme. C'était une consolation, avoir quelqu'un auprès d'elle. Ce n'était pas l'homme qu'elle aimait, mais déjà en une nuit elle se sentait habituée. Le bras de l'homme ne réagit pas. Soudain, Michiko se rappela la voiture d'enfant qu'elle avait vue la veille et la femme en tablier blanc, debout dans le vent froid... Il y avait longtemps qu'elle avait connu cela avec son mari. Prise de tristesse, elle sentit bourdonner ses oreilles, et elle essuya de sa main droite les larmes qui coulaient sur l'oreiller, tout en caressant de la main gauche le bras ossu de l'homme... Il est plus facile que je ne m'y attendais de s'abaisser jusqu'à la prostitution, se dit-elle, et elle se sentit soulagée. Tout près, un coq chanta. L'homme gémit dans son cauchemar, on aurait dit qu'il sifflait. Elle regardait les murs de ses yeux grands ouverts. C'était une voix sinistre qui semblait plonger jusque dans la terre.

L'image d'une femme en tablier blanc auprès d'une voiture d'enfant apparaît plusieurs fois dans cette nouvelle comme une idée fixe de Michiko. Que signifie cette évocation symbolique ? Elle lui suggère peut-être la femme qu'elle aurait pu devenir si la guerre n'avait pas éclaté. On peut y voir aussi de la nostalgie pour son enfance heureuse. Dans la seconde moitié de la nouvelle, l'auteur raconte l'histoire du jeune frère de Michiko, en train de mourir dans des crachements de sang. Ainsi le titre *Les cendres* fait allusion aux cendres de son mari tué au combat et à celles de son frère, mais la dernière phrase du roman suggère aussi qu'elle recueillera les cendres de son père, comme si c'étaient les femmes qui devaient toujours survivre après la mort des hommes.

Quartier populaire (Shitamachi-Downtown), paru en juillet 1949, est aussi l'histoire d'une femme victime de la guerre, qui travaille comme colporteuse de thé pour gagner sa vie en attendant avec son enfant le retour de son mari, captif en Sibérie depuis quatre ans déjà. Un jour elle rencontre un homme nommé Tsuruishi. Voici le résumé de la nouvelle :

Riyo, la colporteuse, s'avance dans les ruines, elle voit une petite cabane ; à côté se tient un homme de grande taille à l'allure plaisante. Riyo annonce qu'elle a du thé à vendre, s'approche et aperçoit un petit poêle à l'intérieur. Elle lui demande la permission de se réchauffer un peu. Bien sûr, dit-il, entre, ferme la porte et réchauffe-toi. Le mari de Riyo est toujours en Sibérie, et Tsuruishi (l'homme) a lui-même été rapatrié de Sibérie. À son retour sa femme vivait avec un autre.

Tsuruishi prépare le thé. Lorsqu'elle s'en va, il l'invite à revenir bavarder un peu. Chaque fois qu'elle est dans le voisinage, Riyo en profite pour lui rendre visite. Le tempérament insouciant de Tsuruishi lui plaît beaucoup, mais elle se garde bien de le lui révéler. Pendant son jour de congé, Tsuruishi emmène Riyo et son fils visiter Asakusa. La pluie les force à se réfugier dans un café. Ensuite, ils vont au cinéma où l'on regarde le film debout. Dehors il pleut toujours, alors ils décident de louer une chambre pour la nuit. Le fils de Riyo dort déjà. Tsuruishi prépare la literie, ils mangent ensemble et se couchent. Dans la nuit Riyo se réveille et entend Tsuruishi qui l'appelle et veut se rapprocher d'elle. Riyo résiste par convention sociale, par respect pour son mari en Sibérie, puis elle l'embrasse dans le cou très fort.

Deux jours plus tard, Riyo apprend que Tsuruishi est mort dans un accident de camion. Il avait offert son aide à un ami, et celui qui raconte l'accident ajoute que Tsuruishi était vraiment gentil ; que c'était stupide pour un homme qui a survécu à la guerre de mourir ainsi. Jetant un coup d'œil à l'intérieur de la cabane, elle aperçoit un message : « Riyo. Je t'ai attendue jusqu'à deux heures. De retour ce soir. » Le lendemain elle visite seule la cabane et y trouve un vieil homme qui remplace Tsuruishi. Elle pense à lui demander l'adresse de la sœur de Tsuruishi pour offrir une baguette d'encens devant le cercueil, mais elle y renonce, car cela ne sert à rien.

Il existe une bonne traduction anglaise de *Shitamachi* par Ivan Morris. Cependant le traducteur a inexplicablement omis les dernières phrases de la nouvelle, ce qui est regrettable, car elles expriment toute la sensibilité féminine de Fumiko Hayashi :

Maintenant, tout lui semblait empreint de mélancolie. Par quelle association d'idées, elle l'ignorait, mais il était apparu à Riyo qu'elle ne pouvait pas continuer à vivre si elle devait avoir un enfant de Tsuruishi. Un de ces jours, son mari allait probablement rentrer de Sibérie et elle se disait que si elle avait dû avoir un enfant, elle n'aurait pas eu d'autre choix que de se donner la mort. Cependant autour d'elle le soleil rendait tout extraordinairement lumineux et sur les côtés de la digue de la rivière asséchée, des herbes vertes, comme en feu, lui piquaient les yeux. Contre toute attente, Riyo avait la conscience tout à fait tranquille. Le fait d'avoir connu Tsuruishi ne lui paraissait pas du tout répréhensible...

Comme l'a souligné le critique Mitsuo Nakamura, Fumiko Hayashi était un mélange de vitalité et de nihilisme. Elle fait souvent ressortir l'impossibilité pour les êtres de communiquer entièrement. Elle insiste sur l'absurdité du destin. Mais son nihilisme est doux et sans violence. Cette attitude apparaît clairement dans son dernier roman *Nuage flottant (Ukigumo)*, novembre 1949), mais en général ce qu'on appelle le nihilisme chez elle est plutôt un renoncement ou une résignation à son sort, c'est-à-dire à sa destinée de femme. Cependant, cette attitude de soumission au destin n'est rien d'autre qu'une façon de le dompter et enfin de le dominer. On peut dire que la résignation chez elle est un autre aspect de l'expression de sa vitalité féminine. Et sur ce point Fumiko Hayashi appartient à une grande tradition de romancières japonaises inaugurée par Murasaki Shikibu, auteur du *Genji-monogatari* au début du XI^e siècle.

Comme Osamu Dazai et d'autres « Buraï-ha », elle appartient plutôt à la génération d'avant la guerre, mais durant l'époque de misère et de pauvreté qui suivit la défaite, elle est devenue un auteur à la mode et par conséquent très riche, sans toutefois y trouver le bonheur. Officiellement elle est morte d'une maladie de cœur, mais en réalité elle est morte de fatigue. On dit que c'est le journalisme qui a tué cette romancière à la mode. Mais elle avait accepté tous ces travaux alors qu'elle connaissait pertinemment son état de santé, et en fait il semble bien que c'était une sorte de suicide.

Nagao Nishikawa.

Le roman japonais depuis 1945, PUF/Écriture, 1988

